

ANNE DUJIN

Un silence tendu règne dans la salle bondée de la Maison de la RATP, dans le 12^e arrondissement de Paris, où a lieu, jeudi 16 juin, la remise du Grand Prix poésie RATP 2016. Ils sont une centaine de finalistes à être venus, souvent accompagnés de leur famille. L'actrice et réalisatrice Zabou Breitman préside la cérémonie. Deux élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique récitent, un par un, les treize poèmes lauréats. Les yeux de leurs auteurs s'allument quand ils en reconnaissent les premiers mots et découvrent qu'ils font partie des élus.

D'édition en édition, l'organisation du concours se rode et les candidats affluent. Cette année, 8 150 poèmes ont été reçus, dont 1 200 écrits par des auteurs de moins de 18 ans. Une centaine a d'abord été retenue par un comité de lecture, avant d'être soumise au jury.

Christophe Morelière pour le Grand Prix adultes, Thomas Lefevre pour la catégorie jeunes et Luigi Cantali pour celle des enfants, ainsi que les dix autres lauréats, rejoignent ainsi la liste maintenant conséquente des auteurs qui auront vu, pour quelques mois, leurs poèmes affichés dans le métro parisien.

Le premier concours date de 1997, instauré dans la continuité d'une autre action culturelle de la RATP également liée à la poésie, celle de l'affichage de poèmes dans le métro, qui commence en 1993. Le succès de l'initiative auprès des voyageurs est immédiat. Les usagers demandent bientôt quel est l'auteur d'un poème aperçu dans une rame, pourquoi ne pas afficher tel autre... et, bientôt, s'il ne serait pas possible de soumettre leurs propres poèmes pour les voir placardés dans le métro. L'idée d'organiser un concours fait son chemin : « On est un service public, c'est important de répondre aux aspirations de nos usagers », explique Michel Garret, responsable des partenariats et animations à la RATP. La poésie, un genre « à la fois élitiste et populaire », mérite que les institutions fassent à son égard un travail de passeur : la faire connaître et vivre auprès d'un public le plus large possible. Les actions culturelles de la RATP s'inscrivent à cet égard dans la plus pure tradition de l'éducation populaire telle qu'elle s'est déployée dans les années 1950, et qui s'appuie sur deux piliers également importants : donner accès aux œuvres de référence d'une part, et encourager la pratique des amateurs d'autre part.

Quel panorama de la poésie dite amateur se dégage à l'issue de ce concours ? De quoi parle cette poésie, à quoi ressemble-t-elle ? Seul Christophe Morelière, qui a reçu le Grand Prix adultes pour « L'homme était animal / Et puis, coup de théâtre, / Le zoo devint scène ! », s'est explicitement situé dans la continuité d'un « maître en poésie », Jean L'Anselme (1919-2011), qui a inspiré son travail. Un autre lauréat, auteur du poème « Le silence est d'or, / Alors, je me suis ruiné, / A te l'expliquer », revendique l'influence du slam. Mais la plupart de ceux qui montent sur scène ce soir-là disent plutôt « écrire par période », laisser libre cours à des « fulgurances », sans revendiquer ni travail de longue haleine ni influences particulières.

Pourtant, au vu de la centaine de poèmes retenus en finale, des inclinations pour certaines traditions poétiques ressortent. Celle du lyrisme d'abord, qui domine la sélection, voire l'ensemble des contributions, selon l'équipe organisatrice : « L'amour, la mort, la séparation... Oui, beaucoup de poèmes investissent ces thématiques intimes, souvent associées à la poésie », dit Pierre Audiger. Sans s'en revendiquer explicitement, de nombreux auteurs sont de sensibilité romantique, où la poésie est avant tout une effusion, mais une effusion mise en forme par le vers, et plus encore la rime.

Une seconde veine s'inscrit plutôt dans une tradition que l'on peut qualifier d'épique, où le poème exprime des aspi-



ALE+ALE

Le cercle des poètes amateurs

Les dilettantes se pressent dans les concours, s'affichent sur les réseaux sociaux. Car taquiner la muse est une pratique aujourd'hui bien vivante – et plus visible que jamais. Suivez la rime !

rations collectives dans une situation de grande adversité, telle que la guerre ou la révolution. Les attentats de 2015 ont semble-t-il favorisé cette expression pour cette édition. Un des lauréats évoque ainsi Paris : « Sa dame de fer pétillante et danse / Sa robe de pierre joue l'indécence / Son cœur titi est immense / Paname pénard, panards géants, / Inébranlable, Paris vaillant. » On retrouve ici une fonction majeure du verbe poétique : celle de faire communier les hommes dans une expérience du langage aux heures les plus graves. Cette figure du « poète prophète » fut celle de Lamartine et Hugo dans le sillage des révolutions de 1830 et 1848. Ce fut aussi, plus tard, celle des poètes dits de la Résistance – Aragon, Eluard, Prévert... –, très connus du grand public aujourd'hui, encore marqué par les vers de *Liberté*, d'Eluard.

Il y a enfin les poèmes dont l'objet principal est le jeu avec le langage. Le jeu de mots qui prête à sourire, le calembour,

les télescopages sémantiques incongrus, où l'on entend Raymond Queneau et l'Oulipo, sont bien représentés, notamment par le poème couronné du Grand Prix adultes.

Les influences qui nourrissent les poètes amateurs frappent par leur caractère classique et consensuel. A ce titre, leurs poèmes sont de puissants révélateurs de ce qu'est la poésie pour le grand public aujourd'hui : un moyen d'expression de l'intime, qu'il soit individuel ou collectif, un vecteur d'effusion du sentiment à travers le respect de contraintes formelles telles que la rime, ou encore une approche ludique et décalée du langage. On est bien loin des débats esthétiques qui ont traversé la création poétique depuis la fin du XIX^e siècle et qui ont profondément remis en question ces approches. Et en premier lieu la rupture que les poètes de la modernité – Baudelaire, Mallarmé et Rimbaud – ont consommée avec le romantisme.

Cette relative imperméabilité des amateurs aux propositions esthétiques des XIX^e et XX^e siècles nourrit régulièrement les jugements critiques, pour ne pas dire acerbes, de la part des poètes consacrés. Dans *Caisse à outils. Un panorama de la poésie française aujourd'hui* (Pocket, 2011), Jean-Michel Espitalier consacre un chapitre à « l'artisanat » en matière de poésie, où il évoque « un esthétisme sans invention, la réutilisation sans recyclage de propositions antérieures [qui] ne produit que du cliché, et épuise la langue à force de la gonfler ». Il s'agit moins d'une défense élitiste d'un certain savoir-faire que de la volonté d'affirmer que la poésie, comme toute démarche artistique, ne saurait se limiter à une expression. Elle nécessite un travail pour accéder au rang de création : son matériau, le langage, paraît pouvoir être manié par tout un chacun, sans travail, sans apprentissage. Il n'en est rien.

Dans *L'Art poétique* (Gallimard, 1958), Roger Caillois (1913-1978) – qui n'avait pas

Le réseau social Instagram a vu fleurir les photos avec un Post-it jaune où est griffonné un poème, donnant son nom aux « Instapoètes ». Twitter est également un espace de circulation intense des vers

de mots assez durs envers la poésie amateur – déclarait : « La poésie est à la fois l'art du vers et l'art de l'image. Elle peut être l'un ou l'autre, ou les deux en même temps. Par le vers, elle tente d'être inaltérable, par l'image d'être inépuisable. Quand les deux vertus coïncident, la très grande poésie est atteinte. » Les poètes amateurs privilégient la pente de l'inépuisable, celle de la puissance de l'image. Ils sont, c'est certain, moins sensibles à la question de l'inaltérable, que seul permet d'atteindre le travail exigeant de la langue.

Reste que la pratique de l'écriture poétique est incontestablement vivante, et que la diversité des poètes amateurs mériterait d'être beaucoup mieux cernée, entre des « poètes du dimanche » qui s'adonnent occasionnellement à l'écriture et des auteurs qui s'y consacrent de longue date, participent à des ateliers d'écriture et cherchent activement à être publiés.

Car, outre les concours tels que celui qu'organise la RATP, de nouveaux vecteurs numériques de diffusion de la poésie amateur apparaissent et accroissent la visibilité du phénomène, voire le nourrissent. Le réseau social Instagram a vu fleurir les photos avec un Post-it jaune où est griffonné un poème, donnant son nom aux « Instapoètes ». Twitter est également un espace de circulation intense des vers.

Le *New York Times* a consacré, en novembre 2015, un article à ces « poètes du Web » qui, outre-Atlantique, redonnent un second souffle, non seulement à la pratique mais également à la lecture de poésie. Certes, l'absence de technique se manifeste dans le « *parfum brut de leurs vers* », qui paraissent souvent « *arrachés aux pages d'un journal intime* ». Mais certains ont été repérés par des maisons d'édition et ont connu de beaux succès éditoriaux. C'est le cas de Tyler Knott Gregson, dont le premier recueil, *Knashers of the Light* (« A la poursuite de la lumière », non traduit), a atteint les 120 000 exemplaires vendus, une performance exceptionnelle.

Aux Etats-Unis comme en France, les poètes amateurs sont encore loin de bousculer le paysage éditorial et littéraire. Mais ils témoignent d'un désir de poésie qui n'a sans doute pas été aussi vivace depuis longtemps. Et, ce faisant, ils travaillent à son avenir et au renouvellement de ses modes d'existence et de diffusion. Or quoi de plus important pour un genre, quel qu'il soit, que la vitalité de sa pratique ? ■